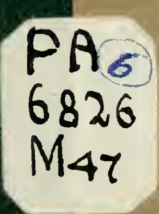


Meylan, Louis
Virgile et la
mission politique de
Rome



Virgile
et la mission politique
de Rome

par

Louis Meylan

Professeur à l'Université de Lausanne

Virgile et la mission politique de Rome

Nous avons dit que la crise profonde dans laquelle Rome faillit périr (mais de laquelle elle sortit, grâce à Virgile, plus consciente de sa mission et plus forte pour s'en acquitter) était, sous l'un de ses aspects essentiels, une crise politique; et les Géorgiques nous ont fourni l'image qui en marque bien le caractère et la gravité: Rome avait rompu le pacte tacite qui unit les peuples gouvernés au pouvoir qui les gouverne; pacte assignant à celui-ci des devoirs au moins aussi précis et nombreux qu'à ceux-là; dans lequel, à chaque droit, correspond un devoir (et qui n'accepte pas le devoir perd son droit); le pouvoir n'étant ainsi qu'un autre nom de la responsabilité.

Ce sens de sa mission politique, il est incontestable que Rome l'avait eu (informulé mais agissant)[1]) durant les siècles héroïques où elle accomplissait l'œuvre, en apparence impossible, de l'unification italienne, de la création de l'Italie. Aux peuples à qui elle enlevait l'indépendance, elle donnait en échange la fierté d'être une part d'un grand tout vivant, de collaborer à une œuvre dont la grandeur exaltait en eux les forces les meilleures. Et encore, quand elle luttait pour substituer son hégémonie à celle de Carthage, dénuée de tout sens politique, et dont la domination n'était qu'une vaste organisation mercantile, l'exploitation mercantile de l'Univers.

Mais ce sens qui l'avait, inconsciemment, inspirée dans son action politique, Rome l'avait perdu vers le

[1]) Si elle n'avait pas eu le propos conscient de s'acquitter d'une mission politique, au sens que nous venons de définir, elle l'avait fait; et c'est ce qui explique son succès.

même temps qu'elle perdait le sens de la dignité et de la valeur de l'économie agricole[2]) et sous l'action des mêmes causes. Depuis un siècle, maîtresse de tout le monde méditerranéen, elle ne faisait guère autre chose que cette Carthage qu'elle avait supplantée, mais elle le faisait plus redoutablement, plus destructivement. Il faudrait parler ici des exactions des gouverneurs et des banquiers romains, en particulier dans les provinces orientales; et de cette mauvaise foi, non pas punique mais romaine, dont elle donna en trop d'occasions le spectacle. Et, rançon de l'injustice à l'égard d'autrui, elle était tombée dans l'anarchie la plus désespérée et la plus sanglante. Ne sachant plus quel emploi faire de sa force – force amorale, «égoïsme sacré» – elle se déchirait elle-même, assouvissant son instinct combatif dans de sauvages guerres civiles, où elle se ruinait, économiquement, politiquement, spirituellement.[3])

C'est ici qu'intervient notre poète. Virgile va suggérer à ses compatriotes un emploi moins décevant de leurs forces victorieuses. Il va les libérer de la malédiction qui pesait sur eux et leur permettre de se réaliser en se dépassant. Virgile va leur suggérer de faire de cette force le seul emploi qui l'absolve et en justifie le déploiement: un service. Cette puissance, dont la conquête était apparue aux Romains comme un but en soi, une fin suffisante, Virgile va leur faire voir qu'elle n'est qu'un moyen; que la puissance n'a de sens et de valeur que

[2]) Et elle ne pouvait le retrouver que sur le plan de la conscience, puisque l'instinct qui ne s'exerce plus s'atrophie et disparaît.

[3]) Rome était dans l'impasse. Entre tant de documents qui nous attestent la conscience qu'elle en avait, mettons ici les quatre vers par lesquels se termine la dernière des six odes civiques d'Horace, composées entre 28 et 26 avant J.-C.:

Damnosa quid non imminuit dies?
Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

par le but (spirituel) au service duquel elle se met; que Rome n'est que le ministre de cette puissance qu'elle a conquise et affermie, ou plutôt qu'elle a reçue de «Celui qui règne dans les Cieux et de qui dépendent tous les Empires»; qu'elle est au service d'un Ordre; que tout ce qu'elle a fait jusqu'alors n'était que pour se rendre capable de la tâche, du service pour lequel elle avait été élue; et que sa tâche commençait donc justement au moment où elle l'avait crue achevée.

Virgile lui montre un commencement là où semblait être une fin; Virgile lui ouvre l'avenir. Une des particularités des grands poètes, c'est en effet de voir l'avenir, comme s'il était écrit dans un livre dont ils tourneraient les feuillets. Les Romains s'étaient imaginé en effet – et c'est le principe de la crise qu'ils traversaient – que c'était *pour eux*, à leur exclusif profit, qu'ils avaient acquis puissance, richesse et gloire; Virgile va les persuader que c'est pour le service de tous; que la force romaine doit donc se mettre au service de valeurs spirituelles, d'un idéal; pour que, par elle, le monde connaisse une forme moins brutale de l'ordre politique, pour qu'il s'approche, sur le plan politique et culturel, de l'ordre qui est sa fin.

A ces Romains qui avaient cru, naïvement, que la grande chose était de vaincre, et qui avaient successivement vaincu tous les peuples de l'Italie, puis Carthage, puis la Macédoine et l'Espagne, puis l'Asie, Virgile fait comprendre que la grande chose, c'est de servir: servir, ce mot noble, et cette fonction noble...[4])

A ces Romains qui avaient cru, naïvement, que la grande chose était de prendre, et qui avaient pris suc-

[4]) Le service mutuel, valeur par excellence humaine, valeur religieuse; seul fondement d'un ordre social et politique stable, sous tous les cieux, dans tous les siècles; valeur éternelle et universelle, donc.

cessivement aux Etrusques, aux Samnites, à Carthage, à la Grèce leur territoire et leurs richesses, leur patrimoine temporel et spirituel, Virgile fait comprendre que la grande chose c'est de donner, de donner à tous les peuples qu'ils ont conquis des biens dont le prix surpasse ceux qu'ils leur ont ravis. Tel est le sens de l'Enéide: la grandeur qui y est exaltée, c'est l'esprit de service sur le plan politique. Car Virgile n'est pas chef d'Etat. Il n'est pas davantage un de ces théoriciens qu'on a vus, à diverses reprises, au cours de l'histoire (tel un Mécène) inspirer la politique du souverain. Virgile est un poète, c'est-à-dire un créateur d'images et de symboles; et, en poète, il crée un «mythe»; mythe par lequel s'exprime une «valeur». Et, cette valeur, il l'insère directement, plus profondément que tout discours, dans la conscience même de son peuple. Ce mythe qui lui rendra le sens de sa mission et la confiance dans ses destins, c'est l'histoire légendaire d'Enée, l'Enéide; l'Enéide qui, moins parfaite que les Géorgiques, n'en est pas moins l'œuvre maîtresse de la littérature latine et de Virgile; l'œuvre que notre poète semble avoir entrevue dès sa prime jeunesse [5]) et à l'élaboration de laquelle il a consacré sa maturité, les belles années de 40 à 50, l'acmé des Grecs, réalisant ainsi dans son âge mûr le rêve de sa jeunesse. C'est en poète donc, par un poème, qu'il délivre à ses contemporains ce message mémorable; c'est par un poème qu'il adresse cet émouvant appel à servir au peuple qui avait si longtemps cru qu'il était là pour se servir de tout et de tous, et qui avait si douloureusement payé cette erreur. Conformément aux lois de l'épopée, il incarne en un homme, Enée, et montre en quelque sorte préfigurées en lui les valeurs dont il veut que son peuple prenne conscience. Pour qu'à son exemple, à son appel ils sortent de l'impasse dans laquelle ils se sont fourvoyés; pour que, par-dessus un siècle d'erreurs et

---

[5]) Cf. Donat 19(30): Cum res Romanas inchoasset...

de fautes[6]), le peuple romain renoue avec sa vocation et rentre dans le pacte. Pour le persuader donc qu'il a, comme Enée, une grande tâche à accomplir, qu'il a été destiné à de trop grandes choses pour avoir le droit de s'abandonner plus longtemps aux forces d'anarchie, aux mauvais génies de la dissension et de l'ambition sonnelle.

Ainsi il faudra que le poème évoque ces erreurs, mais qu'en même temps il montre, dans l'erreur même, le chemin qui ramène à la vérité: par la prise de conscience et l'acte délibéré, qui est l'acte libre.

Enée donc, le héros de cette épopée, ne naîtra pas Enée, il le deviendra. A la différence de la plupart des héros épiques qui nous sont présentés dans l'achèvement immuable de leur beauté et de leur courage (à la façon des dieux d'Homère), Enée, lui, a une évolution.[7])

On dira que ce n'est pas étonnant, vu le laps de temps sur lequel s'étalent les événements racontés dans l'Enéide, et que, si les héros de l'Iliade ne présentent pas une semblable évolution, c'est que la durée de l'action y est trop courte. Mais Ulysse, au cours des dix ans qu'il erre sur les flots, le voyons-nous devenir autre chose que, toujours, l'homme qui subit sans en être accablé la fortune la plus constamment contraire (πολύτλας) et qui triomphe des dangers les plus inouïs par la ruse la plus ingénieuse (πολύμητις)?

Cette évolution, cette affirmation progressive d'Enée ne m'apparaît pas seulement comme une des beautés les plus neuves de l'Enéide, mais comme le moment essentiel de l'œuvre virgilienne. Qu'on remarque tout d'abord la place que tient dans l'Enéide cette préparation spiri-

[6]) Faut-il rappeler les guerres sociales, la révolte des esclaves (Spartacus), les proscriptions et les massacres, la conjuration de Catilina, l'assassinat de Pompée, puis de César?

[7]) On a trop vite dit que les anciens n'ont pas le sens de l'évolution; leurs poètes l'ont eu, très particulièrement Virgile. Cf. En. I. 234: volventibus annis, etc.

tuelle d'Enée à sa tâche! Le poème pouvait commencer avec le débarquement d'Enée dans l'estuaire du Tibre (début du VIIe chant); mais ce n'est pas ainsi que Virgile l'a conçu; et ce qu'on a appelé l'Iliade d'Enée (chants VII–XII) est précédé de son Odyssée: six chants entiers sont consacrés à cette préparation du héros à sa tâche!

Le désir de donner à Rome un poème épique qui fût à la fois l'Iliade et l'Odyssée romaines peut avoir souri au génie de Virgile.[8]) Mais s'il a consacré les six premiers chants de son épopée à nous raconter les erreurs d'Enée (au double sens, spatial et moral, de ce mot) c'est pour une raison beaucoup plus essentielle: C'est que la fondation d'un empire comme devait l'être l'Empire romain, dont la tâche serait d'élucider la valeur politique, c'est-à-dire d'organiser les rapports politiques et sociaux en fonction de l'homme, comme un moyen de son perfectionnement spirituel, ne pouvait être l'œuvre que d'un homme parvenu lui-même à sa pleine stature d'homme. Et, dès lors, le récit des épreuves, au travers desquelles le héros conquiert sa virilité et sa complète humanité, devenait un des éléments nécessaires, indispensables, du poème. Pour qu'Enée devînt digne d'être le père spirituel de l'Empire romain et du monde occidental, il ne fallait pas moins que toutes les épreuves (périls de toute sorte, naufrage) et les expériences spirituelles, la rencontre d'Andromaque et celle d'Achéménide, le séjour chez Aceste, la mort d'un père vénéré, l'ébranlement profond de l'aventure carthaginoise: tant était lourde la tâche de fonder la cité romaine![9])

Il serait d'ailleurs puéril de poursuivre dans le détail ce parallélisme entre l'histoire de Rome et les aventures du héros qui, dans l'Enéide, incarne sa fortune et ses

[8]) Cf. Properce: nescio quid majus Iliade (une œuvre plus grande que l'Iliade). *Elégies* II. 34. 66.

[9]) Tantae molis erat Romanam condere gentem. En. I, 33.

destins. D'une façon générale, ce parallélisme est évident: l'évolution spirituelle d'Enée reproduit en raccourci celle du peuple dont il symbolise le devenir. Marquons donc seulement les principaux moments de cette destinée symbolique.

*

Enée, fils de Vénus et d'Anchise, est un Troyen; aux côtés d'Hector, il défend sa patrie, Troie, contre les troupes grecques, commandées par Agamemnon. Grâce à la ruse de Sinon, les assiégeants ont pénétré dans la ville. Au cours de la lutte désespérée que soutiennent les Troyens contre les Grecs victorieux (et dont le récit, au IIe chant, est ce qui, de toute l'Enéide, rappelle le plus fidèlement l'Iliade) la valeur fougueuse, et même sauvage du héros troyen l'égale aux guerriers que nous avons vus aux prises, au cours de ces luttes acharnées et toujours renaissantes entre Rome et ses voisins immédiats, aux premiers siècles de la République. De même donc qu'aux origines rien de visible ne distinguait Rome des autres cités du Latium sur lesquelles elle devait plus tard établir sa suprématie, de même l'Enée du IIe chant de l'Enéide ne se distingue par aucun trait essentiel des héros aux côtés desquels il combat.

Il va être, par une succession de signes impressifs, élu pour une tâche dont l'accomplissement le mettra hors pair; mais il n'est, pour le moment, qu'un guerrier parmi beaucoup d'autres; la vocation qui lui sera adressée ne sera clairement entendue que de son père Anchise, son vieux père, touché par la main des dieux, mûri par la souffrance, et qui sera, provisoirement, en quelque sorte, le responsable. C'est Anchise qui emportera dans ses mains pures[10]) les lares et les dieux de Troie vaincue. Enée n'est encore que le bras au service du plan: tant que son père vivra, c'est celui-ci qui recevra des dieux

[10]) Tandis que celles d'Enée sont souillées par le sang des combats.

les directions que, pieusement, Enée suivra. Et ce ne sera qu'après la mort de ce père vénéré, et après une crise dont il sortira trempé (encore une similitude avec le peuple dont il incarne le destin), que le héros valeureux, mais encore charnel, deviendra *Pater Aeneas*, le religieux fondateur de la grandeur romaine.

Pour le moment, donc, il se rue au combat, emporté par la bouillonnante ardeur d'un sang généreux. Et ce sont seulement les grandioses événements, dont il va être, au cours de la dernière nuit de Troie, le témoin ou l'objet, qui feront de lui celui qu'au cours de sept ans de pérégrinations et de périls il deviendra progressivement.

La vocation d'Enée, symbolisant la vocation de Rome, tel est donc le thème des scènes pleines de grandeur et de mystère qui forment la seconde moitié du IIe chant de l'Enéide.[11]) Les événements extérieurs y ont tous d'ailleurs force et vertu de symboles:

Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis.[12])

Le sens spirituel, le propos du poème se dégage du récit des événements à la façon d'un clair symbole. Emporté par sa sauvage fureur, Enée veut tuer Hélène, en qui il voit l'auteur responsable de la ruine de sa patrie:

«Ainsi donc, elle vivra, elle reverra Sparte et Mycènes, sa patrie; elle y rentrera, reine, en triomphe! Elle retrouvera son mari, la maison de son père, ses enfants. Elle commandera à une foule de Troyennes et d'esclaves phrygiens. Et Priam aura péri par le fer! Et Troie aura été la proie des flammes! Et tant de fois le rivage dardanien aura bu le sang des héros! Aux dieux ne plaise! Bien qu'il n'y ait aucune gloire à tuer une femme et qu'une telle victoire n'apporte aucun honneur, on me

[11]) Et, si nous avons pu caractériser la première moitié de ce chant comme ce qu'il y a de plus homérique dans toute l'Enéide, la 2e partie, le récit de la vocation d'Enée, porte, elle, le caractère le plus originalement virgilien.

[12]) Gœthe, *Faust*, II. V. 1046–7.

louera d'avoir supprimé cette abomination et de lui avoir fait payer son crime!» (En. II, 577–87.)

Mais qu'est-ce qu'Hélène? Un simple instrument! Vénus, apparaissant aux regards de son fils dans une sereine lumière, va dessiller les yeux d'Enée:

«Mon fils, lui dit-elle, quel ressentiment excite ton indomptable colère? pourquoi cette fureur?... Ce n'est pas, comme tu le crois, l'odieuse beauté de cette Lacédémonienne, ni la faute de Pâris, c'est la rigueur des dieux, oui des dieux, qui jette bas toute cette opulence et renverse Troie du faîte de sa grandeur. Ouvre les yeux: je vais dissiper le nuage qui voile tes regards mortels... Ici où tu vois ces blocs énormes bouleversés et les rocs arrachés aux rocs, où s'élève un nuage de fumée mêlé de poussière, c'est Neptune, dont le large trident bat les murs, en ébranle les fondements et arrache la ville entière de ses profondes assises. Là, au premier rang des Grecs, la cruelle Junon occupe les portes Scées, et d'une voix furieuse, l'épée à la ceinture, appelle des vaisseaux les rangs serrés de ses protégés.[13]) Tourne la tête: sur le sommet de la citadelle, la Tritonnienne Pallas, éblouissante à travers la nuée qui l'enveloppe, agite farouchement sa Gorgone. C'est le Père des dieux lui-même qui anime l'ardeur et la force victorieuse des Grecs; lui-même qui lance les dieux contre les armes troyennes. Hâte-toi de fuir, mon fils, cesse de vouloir sauver Troie. Je serai à tes côtés et te conduirai sain et sauf jusqu'au seuil de ton père.» (En. II, 594–620.)

Enée reçoit donc l'ordre de rompre le combat et de se réserver pour la mission qui lui est assignée. Il aborde son père, mais le vieil Anchise refuse de le suivre. Les supplications d'Enée se brisent contre la farouche résolution du vieillard désespéré. Mais le signe de la vocation va luire sur la famille dont Enée, dès ce moment, de-

---

[13]) On se rappelle le jugement de Pâris; dès ce moment, Vénus protège les Troyens, Junon et Pallas sont contre eux.

vient, virtuellement, le chef, sur le race dont il sera le fondateur: «Dans nos bras, entre nous deux,» c'est toujours Enée qui raconte, «sous nos yeux désespérés, voici qu'au sommet de la tête de mon fils s'allume une légère aigrette de feu, flamme inoffensive qui lèche doucement sa chevelure et auréole ses tempes. Saisis d'effroi, nous nous empressons de secouer ces cheveux enflammés, nous éteignons avec une eau pure ce feu divin. Anchise alors lève les yeux au ciel; plein de joie et, les mains tendues, il s'écrie: «Tout puissant Jupiter, s'il est des prières qui te fléchissent, jette un regard sur nous, je n'en demande pas davantage; et si notre piété l'a mérité, assure-nous de ton assistance en confirmant ce premier présage!»

«A peine le vieillard avait-il parlé, qu'un coup de tonnerre isolé se fait entendre à notre gauche et que, glissant du firmament, la course d'une étoile laisse dans la nuit une traînée de lumière.[14]) Nous la voyons filer pardessus le faîte de notre maison et, toute brillante, se plonger dans les forêts de l'Ida, où sa trace lumineuse reste visible quelques instants. Alors, vaincu par ces signes, mon père se lève, et, tournant son visage vers le ciel, adore l'étoile envoyée par les dieux: «Plus de retard! Je te suis, et, où vous me conduisez, je vais, dieux paternels; protégez ma maison, protégez mon petit-fils! Ce signe vient de vous: Troie est encore sous votre garde. Oui, je cède, je ne refuse plus, ô mon fils, d'être ton compagnon.» (En. II, 681–704.)

Le sens de cette dramatique succession d'événements est assez clair: Il y a un Ordre, un plan divin. Les hommes et les empires ont à servir ce plan. Tant qu'ils le servent, «Celui qui règne dans les cieux et de qui dépendent tous les empires» leur prête sa force et leur donne la victoire. Mais, quand leur tâche est achevée,

---

[14]) Deux présages «confirmatoires», au lieu d'un. Il n'y a plus de doute possible!

ou si, commettant ce péché de démesure, qu'Eschyle nous a appris à reconnaître à l'origine de toutes les tragédies, individuelles ou nationales, ils oublient Celui qu'ils doivent servir: comme un instrument désormais sans usage, Dieu les brise et se suscite un nouveau serviteur.

Ce qui veut dire (ne vous étonnez pas que tout cela soit si actuel: les poètes comme Virgile œuvrent en effet hors du temps, dans le siècle éternel) que le rôle historique de Troie (ou de l'Asie) est achevé. Dieu va se forger deux nouveaux instruments de son constant dessein: la Grèce et Rome. Celle-là, la Grèce, élaborera la civilisation spirituelle, créera l'art et les sciences que Rome ensuite répandra et enracinera dans toutes les provinces de son vaste empire. Celle-ci, fondée par Enée, organisera le monde, lui donnera sa forme politique. Cette double vocation de la Grèce et de Rome (la dernière symbolisée par la vocation d'Enée), c'est le thème central de l'Enéide; nous venons d'en noter, au second chant, un moment essentiel; nous la retrouverons tout à l'heure au cœur des douze chants de l'Enéide, à la fin du sixième.[15])



Mais revenons à Enée, si impressivement élu pour être le religieux fondateur de cette Rome, qui doit organiser le monde méditerranéen. Cette consigne qu'il a reçue, cette mission qui lui a été confiée, avec une humilité, une abnégation, une fidélité émouvantes, son père et lui vont se consacrer à l'exécuter. Cette obéissance est plus émouvante encore chez le vieil Anchise, parvenu à l'âge où l'on est en droit de prétendre au repos, et qui sait, sans doute, qu'il ne verra pas la terre promise à ses descendants. Enée, du moins, a les forces et l'espoir de la jeunesse; c'est *son* royaume qu'il va

[15]) Si l'Iliade est le chef-d'œuvre de l'épopée naïve, l'Enéide est sans doute le chef-d'œuvre de l'épopée littéraire: une œuvre d'art, très savamment composée.

conquérir. Il ne sait pas que lui non plus n'entrera pas dans la terre promise; qu'il mourra, abreuvé de mécomptes, obscurément, n'ayant goûté de l'épopée que l'âcre poussière des combats sans cesse renaissants. Il ne sait pas encore qu'on n'entre jamais dans la terre promise. Il le saura à son tour; et c'est ce qui bientôt adombrera ses traits de cette mâle mélancolie de héros constant et taciturne.

Simple grandeur de ce départ! le père guidant le fils, le fils soutenant le père, Ascagne, l'enfant, consolant leur solitude.[16]) L'empire romain est ainsi inauguré par la famille romaine[17]), sous le signe de l'héroïque obéissance. Saints et religieux auspices! Le troisième chant de l'Enéide met sous nos yeux l'odyssée de cette famille, préfiguration et inauguration de l'Empire romain.

Ils vont: le vieil Anchise, interprète de l'obscure volonté des dieux; Enée, le bras qui exécute et toutes les fois qu'il faut agir, le chef; Ascagne, l'enfant en vue de qui tout se fait.[18]) Ils emportent avec eux les pénates et les dieux de Troie vaincue, qui deviendront ceux du plus puissant Empire qu'ait connu le monde méditerra-

---

[16]) Enée portant Anchise sur ses épaules et donnant la main à son fils est représenté sur de nombreuses médailles romaines, par exemple sur un *aureus* trouvé à Vidy en septembre 1936.

[17]) La mère en est absente; et cette nuance particulière d'humanité que les femmes seules introduisent dans une civilisation. C'est peut-être une convenance de plus: les femmes n'ont-elles pas manqué aux premiers temps de Rome, quand les «desperados» de l'asile ouvert par Romulus en étaient réduits à s'en procurer par le rapt? Notons cependant que, si Créuse n'accompagne pas son mari et son fils (on se rappelle qu'elle disparaît mystérieusement), de grandes figures de femmes traversent l'Enéide; et qu'ayant rencontré une Andromaque et une Didon, et ayant tenu sa promesse sacrée de veiller, comme si elle eût été sa propre mère, sur la mère d'Euryale, Ascagne n'a pas été complètement sevré de l'influence féminine.

[18]) Cf. Charles Péguy: *Le porche du mystère de la deuxième vertu:* Tout ce que l'on fait, on le fait pour les enfants. Et ce sont les enfants qui font tout faire.

néen. C'est tout ce qu'ils savent pour le moment: qu'à la nouvelle Troie qu'ils fonderont là-bas, à l'endroit que désigneront plus tard les dieux, est promis l'empire du monde.

Mystérieux sont les ordres, obscures les promesses: ils obéissent. A mesure d'ailleurs qu'ils obéissent, ces promesses et ces ordres se font plus précis; en d'autres termes, leur intuition spirituelle s'approfondit à la mesure de leur pieuse soumission. Et ceci encore est une profonde allégorie de la vie spirituelle, où l'illumination a pour condition indispensable l'obéissance, préalable à la vue, l'acte de foi.

Avec quelques compagnons échappés comme eux au fer des Grecs, ils ont équipé des vaisseaux et sont partis à la recherche de l'établissement promis, de la tâche pour laquelle les dieux les ont sauvés du massacre et de l'incendie. Cet établissement, cette tâche, ils les cherchent sur les côtes et les îles de la mer Egée, épiant les signes de la volonté cachée des dieux. Ils les cherchent en Crète, sur la côte d'Epire; ils trouvent, en maint endroit, des possibilités d'établissement facile; au point de vue de la sagesse humaine, c'est folie de ne pas s'arrêter; mais les dieux n'ont pas encore dit: oui. Chaque fois, ils repartent. Courage d'obéir sans se plaindre de la longueur de la route, plus grand que le courage impulsif qui se rue au combat! Ils redescendent le long de la côte orientale de l'Italie; ils font escale en Sicile.

C'est là que se produit un événement capital. Enée devient *sua manu*.[19]) Il perd, à Drepanum, son père vénéré, le guide qui avait jusque-là éclairci pour lui les redoutables mystères de la volonté des dieux, omnis curae casusque levamen.[20])

---

[19]) Dans la famille patriarcale, tant que le père vit, c'est lui le chef.

[20]) Celui qui adoucissait soucis et revers. En. III, 709.

Evénement nécessaire à tous égards, qui seul mettra Enée en état de faire les expériences morales les plus profondes, et de trouver, à cette profondeur où il faut être descendu en soi pour se posséder véritablement, la mâle résolution et l'intelligence spirituelle qui le rendront égal, enfin, à la tâche qui l'attend.

Il reprend donc la mer. C'est alors que la tempête le jette sur les rivages de Carthage. La reine Didon, veuve du roi Sychée, écoute avec admiration le récit que lui fait Enée de ses combats à Troie et de ses aventureuses navigations. Mais, de l'admiration à l'amour, dans un cœur vide, le pas est vite franchi! Enée va renoncer à la trop lointaine Hespérie; il va trouver son royaume aux côtés de Didon. Voyez-le, vêtu, à l'orientale, d'un long manteau de pourpre flamboyante, une épée somptueusement sertie de jaspe suspendue au côté, surveillant la construction des remparts de Carthage![21])

Mais les dieux parlent, nettement, cette fois. C'est sur les bords du Tibre, après de durs combats, qu'Enée doit établir les pénates de Troie; c'est dans le Latium qu'il trouvera sa tâche, et c'est là qu'après lui ses descendants régneront sur Albe, puis sur Rome, puis sur le monde.

«Te voici donc», c'est Mercure, messager de Jupiter, qui parle ainsi à Enée, «en train de fonder l'altière Carthage et, pour plaire à une femme, de lui bâtir une magnifique cité. C'est ainsi que tu oublies ton royaume et ta tâche! Le roi des dieux lui-même, dont la volonté gouverne le ciel et la terre, m'envoie vers toi de l'Olympe lumineux. Il m'a lui-même chargé de t'apporter, volant

---

[21]) Noble attitude, et somptueux costume! Qu'il nous paraîtra plus grand quand il franchira, en guerrier, le seuil d'Evandre, et s'assiéra sur une jonchée de feuilles, couvertes d'une peau d'ours, sous le toit bas d'une demeure étroite, mais honorée par le passage d'Hercule:

Aude hospes contemnere opes et te quoque dignum
Fingere deo! (En. VIII, 364–5.)

comme un trait à travers les airs, son ordre: A quoi penses-tu ? dans quelle espérance perds-tu tes jours sur ces rives ? Si l'honneur d'un impérissable exploit n'a plus rien qui t'enflamme, regarde ton fils qui grandit, songe à l'héritage de cet enfant, à qui sont dus le royaume d'Italie et la terre romaine.» (En. IV, 265–76.)

La conscience, réveillée par cette intimation, de la vocation reçue l'emporte, dans le cœur saignant d'Enée, sur la voix de la passion. Et, obéissant à l'appel de sa destinée, pieux envers les dieux, pieux envers ses descendants, qu'il ne veut pas frustrer de l'avenir qui leur est promis[22]), Enée cingle résolument vers le Latium.

Mais le sens si profond qu'il avait de sa vocation – pour obscure qu'elle fût – avant de rencontrer Didon est gravement troublé. Déchiré et meurtri, il ne peut pas ne pas se demander si la vocation à laquelle il vient de sacrifier son bonheur, et Didon, n'est pas un leurre, un décevant mirage. Son bonheur, il pouvait le sacrifier à cette plus complète réalisation de soi qu'est l'obéissance à une impérieuse vocation. Mais Didon! il a vu, de la mer, quand ses vaisseaux s'éloignaient précipitamment, la lueur du bûcher funèbre de la reine. Faut-il donc que toujours l'homme ne puisse être grand sans décevoir ou désespérer une amante ? Faut-il que les larmes de Bérénice ou le désespoir de Didon soient toujours la rançon du règne bienfaisant d'un Titus ou de l'héroïque obéissance d'un Enée ? Si du moins on est certain d'être un Titus ou un Enée! Si seulement son père était encore à ses côtés!

Or, voici qu'arrivé à Cumes (près de Naples), il interroge la sibylle et supplie le dieu prophétique lui-même (Apollon) de lui découvrir sa vocation, son devoir. Il

---

[22]) Méritant ainsi pleinement l'épithète de *giusto* que lui décerne le Dante (Enf. I, 73) d'après Virgile d'ailleurs:

Aeneas, quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major et armis. (En. I, 544–5.)

obtient, cette fois-ci, une réponse d'une parfaite mais peu réconfortante précision:

«Tu arrives, enfin, au terme de tes durs périls sur la mer, mais la terre t'en réserve de plus durs encore. Vous entrerez au royaume de Lavinium (c'est-à-dire dans le Latium); chasse de ton cœur ce souci; mais vous aurez lieu de regretter d'y être entrés. Je vois des guerres, des guerres farouches, et les flots du Tibre roulent une écume sanglante... Un second Achille a été enfanté pour défendre le Latium, fils lui aussi d'une déesse.[23]) Et tu retrouveras partout Junon acharnée contre les Troyens.» (En. VI, 83–90.)

La contenance d'Enée est stoïque: «O vierge, aucune épreuve ne se dresse devant moi qui soit pour moi nouvelle ou inattendue. J'ai tout prévu; j'ai déjà tout accepté et vécu dans mon cœur.» (En. VI, 103–5.)

Mais une tâche pareille requiert une foi plus joyeuse; c'est pourquoi les dieux lui inspirent (Anchise le lui avait d'ailleurs demandé) la volonté d'aller voir sous la terre le cher visage de son père. C'est à l'occasion de cette descente dans l'au-delà que sa vocation lui sera confirmée par les prodiges les plus impressionnants et les promesses les plus exaltantes. C'est le thème du VIe chant, capital dans l'économie du poème.

Enée va donc descendre dans le royaume des morts, qu'on pourrait tout aussi bien appeler le royaume de la vie. Car ce que nous appelons vie et mort ne sont, en effet, que deux aspects de la même réalité continue, éternelle. La vie sort de la mort comme la mort sort de la vie. Ainsi, dans ce réservoir inépuisable de vie qu'est la mort, Enée va recevoir une nouvelle et plus solennelle investiture; il va confirmer son vœu d'obéissance à la volonté divine; et, avant les dernières et les plus rudes épreuves qui l'attendent dans le Latium, puiser dans la

---

[23]) Turnus, dont la mort, sous l'épée d'Enée, achève, au XIIe chant, l'Enéide.

certitude de sa vocation, dans l'assurance que le but en vaut la peine, une force qui sera la force même de «Celui qui règne dans les cieux»... Enée va descendre, vivant, dans l'Empire des morts.

Le seul fait que la porte infranchissable aux vivants s'ouvre devant lui, pourrait suffire d'ailleurs à restaurer en lui sa foi, troublée par son amour pour Didon et sa tragique issue. Car les portes de la mort ne s'ouvrent ou plutôt ne se rouvrent pour les laisser remonter au jour, que devant ceux que Dieu a choisis pour être les instruments d'élite de ses desseins. [24])

C'est ce qui s'exprime en transparents symboles au début de ce VIe chant. Enée implore la sibylle: «Je ne t'adresse qu'une prière: puisque c'est ici, dit-on, la porte du roi des Enfers... fais que j'aie la douceur de revoir le cher visage de mon père; enseigne-moi la route et ouvre devant moi les portes sacrées. C'est lui qu'à travers les flammes et sous une grêle de traits j'ai enlevé sur mes épaules et sauvé du milieu des ennemis; c'est lui mon compagnon de route qui, infirme, a supporté toutes mes navigations, toutes les menaces du ciel et de la mer, au-delà des forces et de la condition d'un vieillard. Et c'est lui qui m'a prié et ordonné de venir vers toi en suppliant, et de franchir ton seuil. Je t'implore, ô Bienfaisante: aie pitié et du fils et du père!» C'est ainsi qu'il priait, sa main posée sur l'autel. La prêtresse lui répondit: «Troyen, fils d'Anchise, né du sang des dieux, il est facile de descendre à l'Averne. La porte du noir Pluton est ouverte nuit et jour. Mais revenir sur ses pas et remonter

---

[24]) Cf. Dante: Enf. II, 13 et suivants (le poète s'adresse à Virgile, son guide et son maître): «Tu dis qu'Enée pénétra vivant dans le siècle immortel, et que ce fut avec son corps sensible. Que Dieu lui fût alors favorable, aucun homme intelligent n'en saurait être étonné, si l'on pense aux grands effets qui devaient sortir de lui. Car il fut, de la glorieuse Rome et de son Empire, élu père dans le ciel Empyrée.» – Une fois de plus Dante atteste par cette pénétrante remarque sa parfaite intelligence du poème virgilien.

à la lumière, c'est là ce qui est difficile, c'est là l'épreuve décisive. Quelques-uns seulement l'ont pu, fils des dieux[25]) que favorisa la bienveillance de Jupiter, ou que leur ardente vertu éleva jusqu'au ciel... Si donc tu as un si ardent désir de traverser deux fois les étangs Stygiens, de voir deux fois le sombre Tartare, et s'il te plaît d'entreprendre cette tâche surhumaine, apprends ce que tu dois faire pour cela. Un rameau, dont la souple tige et les feuilles sont d'or, se cache dans un arbre touffu, consacré à la déesse des Enfers. Tout un bouquet de bois le protège et l'enveloppe, dans l'ombre d'un obscur vallon. Mais il est impossible de pénétrer dans les profondeurs de la terre avant d'avoir détaché de l'arbre la branche au feuillage d'or. [26]) C'est le présent que Proserpine exige que l'on apporte à sa beauté. Le rameau arraché, il en repousse un autre, d'or comme le premier... Ainsi lève les yeux et cherche. Quand tu l'auras trouvé, cueille-le, religieusement: il viendra facilement et comme de lui-même dans ta main, si les destins t'appellent; autrement, aucune force ne saurait le vaincre, ni le fer l'arracher.» (En. VI, 106–48.)

Or voici que, quelques heures plus tard, occupé à couper dans la forêt du bois pour le bûcher funèbre d'un de ses compagnons, Enée, saisi d'un pressentiment prophétique, s'interrompt dans son travail et exprime ce vœu:

«Oh! si l'arbre au rameau d'or allait m'apparaître ici, au milieu de cette vaste forêt!...» A peine avait-il prononcé ces mots que soudain, comme une réponse à son vœu, deux colombes, sous ses yeux mêmes, descendent du ciel à tire d'ailes et se posent sur le sol herbeux. Le magnanime héros reconnaît les oiseaux de sa mère, et, joyeux, leur adresse cette prière: «Oh, soyez mes guides,

---

[25]) On n'a pas oublié qu'Enée est fils de Vénus et d'Anchise.

[26]) C'est sous ce titre, le «Rameau d'Or» *(The golden bough)*, que Frazer a publié une série d'études attachantes sur les croyances religieuses du passé.

et s'il est possible! que votre vol dirige mes pas vers le bouquet d'arbres où le précieux rameau ombrage la terre féconde. Et toi, ma divine mère, ne m'abandonne pas en cette heure critique.» Ayant ainsi parlé, il s'arrête, observant les signes que lui donnent et la direction que prennent les colombes. Elles volent devant lui, s'arrêtant pour picorer, de façon qu'il ne les perde jamais de vue. Puis, arrivées aux gorges empestées de l'Averne[27], elles s'élèvent d'un coup d'aile et, glissant à travers l'air limpide, se posent toutes deux à l'endroit souhaité, sur l'arbre où le reflet de l'or éclate dans le feuillage...» (En. VI, 187–204.)

Enée peut maintenant descendre dans l'empire des morts. Mais, voici un autre et plus profond symbole: Il pensait se rendre aux enfers pour y revoir son père; c'est ce que tout à l'heure il demandait à la sibylle. Mais, tel Saül qui, parti à la recherche de ses ânesses, rencontre Samuël et se voit oindre roi d'Israël[28]), Enée va trouver dans le royaume souterrain bien plus qu'il ne se l'imaginait: Il reverra son père bien-aimé; mais il y verra aussi, attendant le jour d'être manifestés, ces imperators tutélaires, dont il va être le chef de file. Et il y verra bien autre chose encore; ce qui n'avait été pour lui, jusqu'ici, qu'un objet de foi: cet ordre divin aux intimations duquel il avait religieusement obéi, il va le voir réalisé dans l'Eternel Présent de l'Etre, dans le Siècle immortel comme dit le Dante. Et, revenu du sombre royaume, il saura, d'une certitude inébranlable, il saura pour l'avoir vu, qu'il y a un ordre, que cet ordre est un ordre moral, une hiérarchie de valeurs; que la suprême réalité c'est la valeur, non seulement la valeur morale, mais toute valeur humaine; que la raison d'être de tout ce qui existe, c'est l'affirmation de ces valeurs; que la vocation de l'homme, c'est d'assurer le triomphe

[27]) Une des entrées du royaume des morts (près de Cumes).
[28]) I Samuel, chap. 9 et 10.

des valeurs les plus hautes; et que, dans les quelques décennies qu'il passe sur la terre, l'homme détermine, par les valeurs qu'il élit pour les promouvoir, l'avenir, le sien et celui du monde.

Relisons quelques vers de ce VIe chant, dans lequel nous reconnaîtrons sans peine le premier état, si je puis dire, de l'image que le poème du Dante nous a rendu familière (car ce n'est pas sans raison, nous l'avons déjà vu, que l'auteur de la Divine Comédie invoque Virgile comme son guide et son maître).

«Tout à coup Enée se retourne et, à sa gauche, au pied d'une paroi de rochers, il voit une vaste enceinte fermée d'un triple mur, entourée d'un fleuve de flammes au cours torrentueux... Au-delà, entre des montants d'acier massif, une porte énorme d'acier, elle aussi, telle qu'aucune force, pas même la force des Immortels ne pourrait l'ébranler. Une tour de fer se dresse dans les airs... Là sont tous ceux qui, sur cette terre, ont haï leurs frères, frappé leur père ou trahi les intérêts de leur client; ceux, en grand nombre, qui ont joui seuls, sans en faire profiter leurs proches, des richesses qu'ils avaient amassées; ceux qui ont été tués en flagrant délit d'adultère, et les séditieux aux armes impies, qui ne gardèrent pas la foi jurée à leur chef: enfermés en ces lieux, ils y attendent le châtiment...» [29])

Poursuivant leur chemin, Enée et son guide (la sibylle) arrivent «au riant séjour, délicieuses pelouses, bois fortunés, où vivent les bienheureux. L'air y est plus pur et l'on y respire plus largement... C'est le séjour des bienheureux: les uns s'exercent sur un stade de gazon, se mesurent par jeu et luttent sur un sable doré; d'autres, frappant le sol du pied, dansent ou chantent en chœur. Le prêtre de Thrace (Orphée), vêtu d'une

[29]) A la différence des textes plus anciens, ce n'est pas pour des offenses personnelles aux dieux, mais pour avoir violé la loi morale que ces malheureux sont enfermés dans le Tartare.

longue robe, fait harmonieusement résonner les sept notes, touchant tour à tour sa lyre du doigt ou de son plectre d'ivoire... A sa droite et à sa gauche, Enée en aperçoit d'autres, qui prennent leur repas sur l'herbe et chantent en chœur un joyeux Péan, sous les bosquets de lauriers odorants d'où le puissant Eridan, qui roule ses flots à travers la forêt, sort pour jaillir à la surface de la terre. Ici, un groupe de héros blessés en combattant pour leur patrie; les prêtres qui toute leur vie observèrent saintement les rites; les poètes pieux dont le chant fut digne d'Apollon; ceux qui rendirent l'existence humaine plus belle par l'invention des arts, et ceux à qui leurs bienfaits ont valu de vivre dans la mémoire d'autres hommes. Et leurs tempes, à tous, sont ceintes d'une bandelette blanche comme la neige...». (En. VI, 548–665.) [30])

C'est dans ce séjour heureux qu'Enée retrouve son père. Celui-ci était justement occupé à passer en revue (*lustrare*, une notion bien romaine) ceux qui devaient, dans la suite des siècles, faire la grandeur et la gloire de Rome. Il en présente quelques-uns à son fils: «Ce jeune homme qui s'appuie sur une «lance pure», le sort l'a placé le plus près de la lumière; c'est lui qui le premier se dressera parmi les vivants, le premier dans les veines duquel coulera, mêlé au nôtre, le sang italien: c'est Silvius, de race albaine, le dernier enfant que ta femme Lavinie [31]) te donnera à la fin de tes jours, et qu'elle élèvera dans une retraite sylvestre, roi et père de rois...»

Tout près de lui, voici Procas, honneur de la nation troyenne, Capys et Numitor, et celui qui fera revivre ton nom, Silvius Aeneas, qu'illustreront également sa piété et ses armes... Quels hommes! Regarde quelle vigueur ils

[30]) Ces Champs élysées, par les mérites et les occupations de ceux qui les habitent, sont bien plus grecs que romains: plus d'inventeurs et de poètes que de soldats et d'imperators!

[31]) Fille de Latinus, courtisée par Turnus, puis épousée par Enée.

déploient! Vois leurs tempes ombragées du chêne civique! Ils fonderont des villes: Nomentum, Gabies, Fidène; ils élèveront sur les montagnes la citadelle de Collatie, la cité des Pométiens, Castrum Inui, Bola, Cora. Ainsi s'appeleront ces lieux aujourd'hui sans nom.

Mais voici celui qui viendra en aide à son aïeul, Romulus, fils de Mars... C'est sous ses auspices que cette illustre Rome égalera son empire à l'univers, sa grande âme à l'Olympe, et que ses remparts embrasseront les sept collines. O ville féconde en héros! Ainsi la Mère Bérécynthienne [32]), couronnée de tours, s'avance sur son char à travers les cités phrygiennes, heureuse et fière d'avoir enfanté des dieux et de compter d'innombrables descendants, tous habitants de l'Olympe...

«Regarde donc cette nation, tes Romains. Vois toute ta postérité, qui viendra à la lumière sous l'immense voûte des cieux. Voici César! [33]), c'est lui, cet homme qui, tu le sais, t'a été tant de fois promis: César Auguste, de sang divin. Il fera renaître l'âge d'or dans les champs du Latium où jadis régna Saturne; il reculera les limites de son empire plus loin que le pays des Garamantes et des Hindous, jusqu'aux contrées qui s'étendent au-delà des signes du Zodiaque, au-delà des routes de l'année et du soleil, où Atlas, porte-ciel, fait tourner sur ses épaules la voûte parsemée d'étoiles étincelantes...» (En. VI, 760–97.)

Nous voyons ainsi passer les ministres de cette vocation de Rome qui est, je le répète, le thème central de l'Enéide et la création maîtresse de Virgile, le mythe par la vertu duquel Virgile rend à ses contemporains la foi en leur destin: hommes de guerre et hommes d'Etat, tous forts de cette force qui est la force même de «Celui qui règne dans les cieux», et dont (sans le savoir jusqu'à

[32]) Cybèle ou Rhéa, la Grande Mère ou la mère des dieux.

[33]) Celui que nous appelons Auguste, camarade d'études et protecteur du poète Virgile.

Virgile, en plus ou moins lucide conscience depuis lui) ils servent et serviront le plan éternel. Et Enée, qui a jusqu'alors obéi sans savoir quels desseins Dieu avait sur lui, Enée sait enfin pour quoi Dieu l'a choisi; il sait quelle est sa tâche et quelle est la tâche de Rome:

«D'autres, lui dit Anchise (et ces autres, ce sont les Grecs), d'autres seront plus habiles à prêter à l'airain le souffle de la vie, et à dégager du marbre des figures vivantes; d'autres (toujours les Grecs) seront plus éloquents ou sauront mieux mesurer les mouvements des cieux et le cours des astres. A toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire. Tes arts à toi seront d'édicter les lois de la paix entre les nations, d'épargner les vaincus, de dompter les superbes.»

Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hae tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

(En. VI, 847–54) [34])

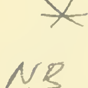
Vous le voyez, ce que Virgile offre à ses compatriotes, c'est mieux qu'une philosophie de l'histoire, c'est proprement une poésie de l'histoire, un mythe qui exalte en eux, et qui peut encore exalter en notre temps, devant lequel se dresse une tâche comparable à celle d'Enée ou d'Auguste, la volonté de substituer au désordre fondé sur la violence l'ordre fondé sur le service et le respect des valeurs humaines.

Pour nous en tenir à Virgile et à ses contemporains, le poète humanise ainsi, au sens propre, la politique romaine, comme il humanise, nous le verrons, sur le plan individuel, l'âpre vertu romaine. Il l'humanise en lui proposant de se définir et de se manifester en fonction de l'humanité, et non plus en fonction d'elle-même; parce que, de même que l'individu ne trouve la liberté

[34]) Nous devons à la Grèce la science et les arts; à Rome, la forme politique du monde méditerranéen et le droit romain.

que dans l'obéissance à sa vocation, les nations ne trouvent leur équilibre et leur accomplissement qu'au service de valeurs éternelles.

Formulons, pour conclure, cette position, non pas strictement romaine, mais proprement œcuménique, telle qu'elle se dégage de l'épopée de Virgile, très spécialement des quelques vers que nous venons de traduire, et qui, au cœur vivant de l'Enéide, en expriment le message (nos Confédérés disent: Vermächtnis): Chaque peuple a, dans le plan providentiel, sa tâche particulière; tous collaborent ainsi à un dessein d'ensemble. Un de ces peuples est chargé, à un moment donné, de coordonner tous ces efforts complémentaires, d'en assurer la synergie. C'est, pour lors, le peuple romain. Mais chaque peuple étant au service du plan divin, l'Empire romain ne peut se considérer que comme le serviteur des serviteurs de ce plan.



Son rôle est d'organiser la paix (*pacis imponere morem*) [35], de faire régner dans le monde une paix sans oppression, qui permette à tous de créer et de manifester les valeurs spirituelles qu'ils ont reçu vocation de produire. Et d'empêcher que personne tente d'asservir à son profit les valeurs produites par tous et pour tous. Ce sera donc souvent la guerre, mais toujours la guerre en vue de la paix; et la paix en vue des conquêtes qui seules importent: les conquêtes de l'esprit.

*

Tel est l'impérialisme tutélaire dont Virgile a été le prophète et dont la notion (incarnée pour un temps dans l'empire romain) est l'apport original de Rome à la civilisation universelle: l'exercice du pouvoir dans l'intérêt matériel et spirituel des peuples gouvernés, le pou-

[35]) Profondément, Virgile donne ici à entendre que la paix n'est pas simplement l'absence de guerre, mais un certain style de vie.

voir envisagé comme un service, la force au service de l'esprit.

Mais, dira-t-on peut-être, cet empire tutélaire a-t-il existé ailleurs que dans l'imagination généreuse du poète de l'Enéide ? Tout d'abord, nous en trouverions, tout au moins, l'idéal bien avant le siècle d'Auguste; on ne devient jamais que ce qu'on est, ceci vaut des collectivités comme des individus. Par exemple dans ce texte du *Traité des Devoirs* de Cicéron: «Le Sénat était comme le port et le refuge des rois, des peuples et des nations. Nos magistrats et nos généraux mettaient en effet toute leur gloire à défendre avec justice et fidélité nos provinces et nos alliés. Aussi Rome méritait-elle plutôt le nom de protectrice que de maîtresse du monde.» [36])



Il convient sans doute de faire ici la place de cette illusion qui, surtout lorsque le présent est très dur, nous fait voir le passé sous des couleurs brillantes; ce texte illustre cependant que cette conception, véritablement politique, avait été, dès les siècles de la république, présente à l'*esprit de quelques Romains*.

Mais c'est l'Empire qui, aux deux premiers siècles de notre ère, tout au moins, a serré de plus près l'idéal politique formulé par Virgile: l'empire libéral, décentralisé, tolérant, régionaliste; l'empire qui, même sous les plus mauvais empereurs, assurait la paix au monde méditerranéen par les moyens les plus simples et les moins onéreux; une paix qui n'était pas sans dignité, dans laquelle les droits de la personne étaient dans une large mesure sauvegardés; l'empire romain qui fut aux antipodes du totalitarisme.



Sans nous perdre dans les détails d'un tableau infini-

---

[36]) Regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus. Nostri autem magistratus imperatoresque ex hac una re maximam laudem capere studebant, si provincias, si socios aequitate et fide defendissent. Itaque illud patrocinium orbis terrae verius quam imperium poterat nominari. Cic., *De officiis*, II, VIII.

ment divers, illustrons ces propositions générales par quelques exemples. L'empire romain était un empire libéral, en ce sens, tout d'abord, qu'il ne sortait pas de ses attributions, étroitement limitées à l'ordre politique. Rome n'a jamais cédé à cette conception totalitaire de l'Etat, qui pour notre temps procède d'Hegel et qui, comme un esprit de vertige, s'est emparée une fois ou l'autre de la plupart des Etats modernes, et pas seulement de l'Allemagne nazie, de l'Italie de Mussolini ou de la Russie soviétique.

Empire décentralisé, ensuite. Rome était le centre de l'administration, mais elle diversifiait ses méthodes, respectant les habitudes séculaires des peuples d'ancienne culture, tenant compte des circonstances locales, organisant différemment les provinces pacifiées depuis longtemps (sénatoriales) et les marches de l'empire (provinces impériales) [37]; et, partout, utilisant, en les coordonnant, les institutions existantes.

Notre petit pays fournit à lui seul un exemple frappant de la richesse des formules administratives adoptées pour tenir compte, dans l'unité de l'empire, de la diversité des conditions historiques ou locales: Le sud de l'actuel Tessin (la région de Mendrisio) était territoire romain. Territoires romains encore, par fiction juridique, les deux colonies de vétérans établies à Nyon *(Colonia Julia Equestris)* et à Basel Augst *(Colonia Augusta Raurica)*, enclaves de la cité romaine en terre conquise. Genève était un *vicus* (une bourgade) de la Cité des Allobroges, qui avaient obtenu, en 40 avant Jésus-Christ, le titre de citoyens romains, qui jouissaient du droit italique et qui, en cette qualité, étaient exempts du *tributum* [38]). Le canton de Vaud, de l'Aubonne à la ligne

[37]) Dans lesquelles l'empereur possédait ce que nous appellerions les pleins pouvoirs.

[38]) Le tribut n'était payé que par les «provinciaux»; les Romains n'étaient soumis qu'à des impôts indirects (sur les héritages, sur les ventes, etc.).

Villette-Oron, et, d'une façon générale, toute la Cité des Helvètes, jusqu'à la ligne Saint-Gothard–Schaffhouse, était rattachée à la Gaule Belgique, une des trois provinces (impériales) entre lesquelles était divisée la Gaule. Mais les Helvètes avaient obtenu de César un *foedus aequum*[39]), et l'élévation, par Vespasien, d'Aventicum (ou de la Cité des Helvètes ?) au rang de colonie *(Colonia Pia Flavia Constans Emerita Helvetiorum Foederata)* les avait placés dans une situation favorisée. Le Valais, de même que le territoire à l'est de la ligne Saint-Gothard–Schaffhouse, dépendait directement de l'empereur; ses habitants, *peregrini dediticii*[40]), jouissaient, cependant, à titre précaire, ou à bien plaire, de deux des droits du citoyen romain, le droit de mariage *(conubium)* et le droit de commerce *(commercium)*. Mais la situation du Valais ne tarda pas à s'améliorer. De par la munificence de l'empereur Claude, Octodurus (Martigny) devint, sous le nom de *Forum Claudii Vallensium*, la capitale d'une *civitas Vallensium* (Cité du Valais), qui jouit du privilège du droit latin. C'est d'ailleurs par la collation de tels privilèges, soit à des individus, soit à des cités entières, que Rome assura l'assimilation progressive des populations conquises et annexées à l'Empire. On est émerveillé de l'invention dont fait preuve l'administration romaine: de cette souplesse, de cette richesse de formules! On s'étonne de voir, sur le plan politique, cette Rome réputée conservatrice, et qui l'est profondément, innover si hardiment, et faire preuve, elle à qui on refuse communément l'imagination, d'une force d'imagination (politique) véritablement inépuisable.

«Rome n'avait pas le tempérament niveleur; elle procédait avec beaucoup de prudence et de souplesse, tenait

---

[39]) Un traité accepté, et non imposé, comme le Traité de Versailles (Diktat).

[40]) On donnait ce nom aux populations vaincues dont la reddition avait été acceptée.

compte des faits, des habitudes établies.» [41]) Quand elle voyait un peuple attaché à des usages ou à un privilège, elle les autorisait ou le lui concédait sagement, ainsi l'argent sacré des Juifs (une sorte d'impôt religieux); pratiquant ainsi une «opportune souplesse» [42]). Qu'on pense encore à la situation privilégiée dont jouissaient les Grecs en Orient!

Nulle part, non plus, de persécution linguistique. Pour l'Espagne, nous connaissons un édit de Vespasien autorisant expressément l'usage des parlers locaux dans les relations privées. De même, on laisse les Grecs, dans leur attachement un peu chagrin au patrimoine glorieux sur lequel ils vivent sans l'accroître, parler grec dans les assemblées provinciales, se contenter des dignités municipales et bouder les hautes magistratures impériales, pour lesquelles la connaissance du latin était indispensable.

L'Empire romain a ainsi, partout, un caractère régionaliste accusé. C'est ce que fait bien voir l'ouvrage de M. Chapot *(Le Monde romain)* auquel nous venons d'emprunter deux citations, et qui s'applique à décrire les provinces de l'empire *dans leur diversité.* Non seulement dans l'ordre littéraire (où l'hispanité ou l'africanité des œuvres d'écrivains de ces régions est si aecusée) [43]), mais encore dans l'architecture, on reconnaît un style régional. Qu'on évoque, par exemple, le caractère oriental des constructions syriennes, en particulier du petit temple de Balbek, et le style égyptien des temples construits par les Romains en Egypte, comme le temple de Philae. On distingue même les temples, les amphithéâtres et les aqueducs de Provence [44]) de ceux d'Espagne ou

---

[41]) Chapot: *Le Monde romain*, p. 452.

[42]) *Ibid.* p. 253.

[43]) Par exemple Sénèque l'Espagnol, ou Apulée l'Africain.

[44]) L'amphithéâtre de Nîmes, en cette terre précocement hellénisée, est le plus élégant de tous les amphithéâtres romains.

d'Afrique. Les reliefs qui ornaient les édifices publics de la Gaule Belgique frappent par la franchise de l'observation, un réalisme de bon aloi (ainsi le transport de tonneaux de vin du Rhin, la pesée des marchandises et d'autres scènes de la vie familière, sur des monuments municipaux ou funéraires). Dans les pays froids et humides, les maisons ont des caves profondes, des vitres aux fenêtres, des toits d'ardoise. En Bretagne, la décoration s'inspire de modèles romains, pourtant certains motifs celtiques (entrelacs, décor funiculaire) se maintiennent et se transmettront par là au moyen âge.

Si le nom d'Empire romain évoque d'abord (fâcheux effet des prestiges tacitéens) les sombres fureurs de Tibère, la théomanie de Caligula, les débordements de Messaline, les sanglantes orgies de Néron, les chrétiens aux lions, l'année des quatre empereurs, la terreur sous Domitien... les cruautés de ces «mauvais empereurs» ne s'exerçaient guère qu'à Rome; les provinces n'en ressentaient que rarement le contrecoup. Et, surtout, la machine gouvernementale était si bien montée qu'il se faisait d'excellente besogne, même sous le règne des «mauvais empereurs».

Prenons, par exemple, les opérations militaires: le système défensif de l'Empire, organisé dans ses grandes lignes par Auguste, fut perfectionné et considérablement renforcé sous le règne des empereurs de sa famille. C'est sous Claude que la frontière militaire de l'Empire fut reportée de la Drave au Danube, renforcée par la construction de Carnuntum [45]), et que la Thrace fut réduite en province romaine; c'est sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron que des glacis furent organisés en avant des frontières proprement dites, en Bretagne, dans la région de Mayence et de Francfort, et sur les rives du Pont-Euxin.

Dans d'autres domaines, il convient de ne pas oublier

[45]) Sur le Danube, à l'est de Vienne.

l'intervention de Claude en faveur de l'éligibilité aux honneurs des Gaulois et d'une façon générale des provinciaux; et que c'est sous Domitien que furent promulguées les constitutions municipales de Malaga et de Salpensa, documents d'une décentralisation intelligente. On pourrait multiplier les exemples attestant que les provinces de l'Empire goûtaient, sans graves perturbations, le bienfait de la paix et d'une sage administration, même sous le règne de ceux qu'on appelle, non sans raison quand on borne son investigation aux événements qui se déroulaient à Rome, les mauvais empereurs ou même des monstres couronnés.

On peut ainsi souscrire à ce jugement porté par M.-J. Carcopino sur l'ensemble de l'œuvre politique de Rome [46]: «Certes une histoire au long de laquelle on a vu une domination s'étendre du Latium à l'Italie et de l'Italie au monde n'apparaît, au premier abord, que comme une apologie de l'impérialisme. Seulement, si on la pénètre davantage, on ne tarde pas à s'apercevoir que les puissances qu'elle déploie ne se sont imposées que dans la mesure où elles se fondaient sur la justice; que, dès le début, seul entre tous, le peuple romain, inventeur de la maxime que le droit strict équivaut à la négation du droit, s'est allié, puis ouvert, aux nations qu'il avait vaincues et qu'il n'a pas détruites; que la République à laquelle il exigeait la subordination de ses enfants n'était point une forme définie de gouvernement, mais la chose publique dont le soin incombe à tous les gouvernements; que la cité dont il a propagé l'expansion et consacré la grandeur est venue se confondre avec la civilisation dont les frontières et la définition coïncidaient avec les siennes; que, par un mouvement continu, le droit qui lui est propre s'est rapproché du droit naturel dont il visait à exprimer l'essence, et qu'enfin son empire a abouti à la paix d'une fédération.»

---

[46]) Dans l'*Education*, juillet-août 1936, p. 148–149.

Cette paix était une paix armée, sans doute. A cette époque tout au moins, aucun autre genre de paix n'était concevable. Soit parce que des factions rivales étaient toujours prêtes à en venir aux mains et à mettre pour leurs querelles leur pays à feu et à sang, [47]) soit parce que la poussée des Barbares aux frontières de l'Empire se faisait de plus en plus pressante et qu'il fallait la contenir. Mais, si c'était une paix armée, c'était du moins le maximum de paix avec le minimum d'armées. Rome, en effet, maintint la paix sur d'immenses territoires et pendant des siècles au moyen d'effectifs extrêmement réduits; obtenant ainsi, avec de faibles charges pour les peuples, la paix la plus étendue et la plus durable qu'ait jamais connue le monde méditerranéen.

L'Empire romain assure ainsi la paix du monde; il lui assure aussi, dans un certain sens et dans certaines limites, la liberté. Si, en effet, la volonté de puissance de la cité romaine avait impitoyablement asservi l'individu à ses fins conquérantes, le brisant au besoin (nous en avons vu des exemples), pour assurer le triomphe de la volonté collective; dans un domaine très étendu, celui du droit privé, l'Etat romain fait preuve d'un indéniable respect de la personne. Il s'était, d'une part, interdit toute ingérence dans ce domaine [48]) (preuve en soient les droits effectifs de la puissance paternelle jusqu'au dernier siècle de la République), et avait toujours considéré, d'autre part, comme une de ses tâches principales d'assurer à chacun son droit *(suum cuique)* et de sauve-

---

[47]) C'était, par exemple, le cas en Gaule, dès avant Jules-César, terre de batailleurs et de factieux. Ce mot du discours de Pétilius Cerealis, le général romain qui, sous Vespasien, réprima la révolte des Bataves: «sans armée (romaine), pas de paix pour la nation», est d'une absolue vérité pour la Gaule, où il fut prononcé, et, sans doute, pour d'autres parties de l'Empire.

[48]) Cicéron, déjà, dans son *De officiis*, déclare que le premier devoir des magistrats est d'assurer le respect des droits privés.

garder ainsi dans la plus large mesure possible les libertés attachées à la jouissance du droit de cité (romaine ou latine). L'Empire s'inspira des mêmes principes, accusant encore ce libéralisme et assurant effectivement à un nombre toujours plus étendu de citoyens romains de nombreuses et substantielles libertés: liberté personnelle tout d'abord, liberté d'établissement, liberté du commerce et d'industrie, liberté d'association (sous certaines formes du moins), liberté des mœurs (les lois sur les mœurs, par exemple celles que promulgua Auguste, ne visaient qu'une classe très restreinte de la population, et l'on pouvait s'y soustraire en se déclassant), liberté de pensée et liberté religieuse, à la seule condition de ne pas refuser de prendre part aux cérémonies du culte impérial, acte de loyalisme politique plutôt qu'acte proprement religieux.

Nous sommes aux antipodes d'une conception totalitaire de l'Etat; et le terme d'empire libéral n'est pas excessif pour caractériser un état qui s'inspire de ces principes. C'est le *patrocinium mundi* de Cicéron; c'est ce que nous avons appelé l'impérialisme tutélaire: l'Etat limitant strictement sa fonction au maintien de la paix à l'extérieur et de l'ordre à l'intérieur; l'ordre intérieur comportant la garantie à tous du maximum de liberté individuelle compatible avec l'ordre et la sécurité publics. L'empereur apparaît ainsi comme celui qui assure à tous le bienfait de la paix et la jouissance du droit.

On se rappelle le Juif Paul de Tarse, déjà attaché au poteau pour la question préalable, et que la simple mention de sa qualité de citoyen romain fait traiter avec les plus grands égards. Un peu plus tard, il lui suffit de dire: J'en appelle à César, pour que l'action ouverte contre lui soit suspendue et qu'on l'embarque pour Rome. [49]) Il serait d'ailleurs inexact de parler d'une

---

[49]) *Actes des Apôtres*, 25, 11 et 26, 32.

classe privilégiée. C'est plus tard seulement, bien après l'édit de Caracalla conférant le droit de cité à tous les habitants libres de l'Empire (212), qu'une inégalité juridique se rétablit entre *honestiores* et *humiliores;* et que l'on ne connut plus, sous un despote orientalisé, que des sujets hiérarchisés. Pour les deux siècles dont nous parlons, la qualité de citoyen romain, qu'on la dût à la naissance ou qu'on l'eût acquise par l'exercice d'une magistrature municipale ou par le service, assure à tous dans toute sa plénitude la toute puissante protection de la loi romaine.

Et si tous les hommes libres de l'Empire ne sont pas encore citoyens romains, tous, théoriquement tout au moins, peuvent le devenir. Les citoyens romains ne constituent ainsi en aucune façon une caste: on devient citoyen de plusieurs façons prévues par la loi, individuellement ou par cité. Il en est de même, d'ailleurs, pour les autres distinctions que connaît le droit constitutionnel de Rome: ingénus (de naissance libre) et affranchis, citoyens de droit romain et de droit latin, ordre sénatorial et ordre équestre. On passe de l'une de ces catégories, de l'un de ces ordres à l'autre, dans certaines conditions prévues, et la volonté de l'empereur peut toujours transférer qui il veut où il veut. On peut donc dire qu'aux deux premiers siècles de son existence tout au moins, l'Empire romain a réussi à concilier l'ordre avec la liberté (ce qui est la fonction même de l'Etat libéral) dans une mesure inconnue jusqu'alors; et à faire bénéficier des bienfaits de cette liberté dans l'ordre, et de cet ordre non oppressif des libertés individuelles, un nombre et une diversité de peuples inégalés jusqu'alors.

Si bien que l'on donne raison au poète gaulois Rutilius Claudius Namatianus, qui fut maître des offices et préfet de Rome et qui, avec quelque retard, au début du V[e] siècle (!), exalte la grandeur tutélaire de l'Empire romain. Il vaut la peine de citer quelques distiques de

ce grand texte: «De nations diverses tu as fait une seule patrie et ce fut un bonheur pour les peuples sans droit d'être conquis par toi; car, mettant les vaincus au bénéfice de tes propres lois, tu as fait *une* cité de ce qui était l'univers... Célébrant sur le monde entier des triomphes qui lui donnaient des lois, tu as fondé les relations sociales sur un pacte commun à tous les peuples... Vit-on de tels effets résulter des victoires que les Assyriens remportaient sur leurs voisins?... Tu règnes; bien plus, tu mérites de régner et tes exploits, ô Rome, passent tes grands destins.» [50])

*

La publication de l'Enéide marque ainsi l'une des grandes dates, la grande date de l'histoire romaine. Si nous nous demandons en effet quelles sont les grandes dates de l'histoire du monde méditerranéen, répondrons-nous que ce sont les batailles qui ont modifié la carte du monde: Marathon et Salamine, Poitiers, Crécy, Marignan, Iéna ou Sedan, la bataille de la Marne? Certes des batailles peuvent être des événements d'une signification considérable: le combat des Thermopyles ou Morgarten, la bataille de Valmy; mais, d'une façon générale, les grandes dates de l'histoire ne sont pas les dates de batailles.

Seraient-ce, alors, les grandes inventions d'ordre technique: la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon,

---

[50]) Fecisti patriam diversis gentibus unam;
Profuit injustis, te dominante capi;
Dumque offers victis proprii consortia juris,
Urbem fecisti quod prius orbis erat...
Tu quoque, legiferis mundum complexa triumphis,
Foedere communi vivere cuncta facis...
Quid simile Assyriis connectere contigit armis,
Medi finitimos cum domuere suos?...
Quod regnas, minus est, quam quod regnare mereris:
Excedis factis grandia fata tuis.
De reditu suo, I, v. 63–92, *passim*

la machine à vapeur, l'avion? Pas davantage, car la valeur de ces conquêtes ne réside pas en elles-mêmes; elle dépend de l'usage qu'on en fait et, sans être pessimiste, on doit reconnaître que, de la plupart de ces inventions, l'homme a fait un usage exécrable.

Alors? Dussé-je paraître paradoxal, je ne saurais considérer les dates de batailles ou les inventions de la technique moderne comme les grandes dates de l'histoire. Je me rappelle la vision du prophète [51]): «Un vent violent soufflait en trombe et renversait les rochers: l'Eternel n'était pas dans ce vent. Après le vent, un tremblement de terre ébranla tout: l'Eternel n'était pas dans ce tremblement: il n'était pas non plus dans le feu. Mais l'Eternel était dans le son doux et subtil qui se fit entendre alors; et Elie s'entretint avec lui.»

Voyons donc quelles sont, de ce point de vue, quelques-unes des grandes dates de l'histoire du monde méditerranéen. Une de ces grandes dates, c'est le jour où le poète que nous appelons Homère conçut cet admirable XXIVe chant de l'Iliade et acheva sa grande épopée, au cours de laquelle tant de guerriers s'injurient atrocement avant d'en venir aux mains, et où le vainqueur dépouille, insulte sauvagement le cadavre de son adversaire, par cette rencontre d'une si poignante grandeur entre le père d'Hector, le vieux Priam, et le meurtrier d'Hector, Achille, et où ces deux hommes pleurent ensemble sur la tristesse de la guerre. Une autre de ces grandes dates, c'est cette nuit qui succéda à la meurtrière journée où les deux frères ennemis, Etéocle et Polynice, se tuèrent l'un l'autre devant Thèbes, et où Antigone prit la résolution d'écouter son cœur pitoyable au frère coupable, et de braver, pour s'acquitter envers lui de son pieux devoir, la défense proclamée par le tyran Créon; Antigone qui se sentait créée pour

[51]) I Rois, chap. 19.

l'amour et non pas pour la haine. [52]) C'est encore cette journée, la dernière qu'il passât avec ses amis, où Socrate, condamné à la mort par ses concitoyens qu'il avait pensé servir, s'entretient avec une si philosophique sérénité du grand mystère qu'il va connaître. Journée mémorable, à partir de laquelle la pensée de l'au-delà, à laquelle les anciens s'arrêtaient peu, passe pour la première fois peut-être au rang des préoccupations essentielles de l'humanité. [53])

Semblablement, les grandes dates de l'histoire du moyen âge, c'est le Dante, saisissant, par delà le désordre apparent des fortunes scandaleuses et des justes humiliés, l'ordre divin, l'ordre éternel; et le développant à travers les trois mondes hiérarchiquement superposés, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis, qui sont les trois parties de sa *Divine Comédie*; Dante, le poète de l'ordre moral. C'est saint François se dépouillant de tous ses biens et inondé alors d'une joie merveilleuse, riche d'une richesse qui passe l'entendement; François d'Assise, le poète de la divine pauvreté qui ouvre à l'âme le royaume des cieux.

Parmi les grandes dates de l'histoire moderne, je citerais les tragédies de Corneille, le poète de l'héroïsme raisonnable, appelant l'homme à la victoire de la raison, cette étincelle en nous de la divinité, sur le sombre chaos des instincts qui nous replongent dans l'animalité; Corneille, le poète de la vertu maîtresse d'elle-même, de la force qui se possède et qu'il incarne dans Pauline, Sévère, Auguste et tant d'autres inoubliables héros. Descartes méditant tout un hiver dans son poêle, libérant l'esprit humain de la scolastique qui l'anémiait, ouvrant à son libre essor le domaine illimité de la recherche scientifique et formulant les règles de la méthode qui lui per-

---

[52]) Sophocle: *Antigone*. Trad. A. Bonnard, p. 33.

[53]) Platon: *Phédon*.

mettra de découvrir dans la nature un ordre intelligible; Descartes, le pionnier de la science moderne.[54]) Shakespeare enfermant dans le cadre de ses drames, vastes comme la vie, toute la beauté, toute la tendresse, tout le dévouement, toute la candeur de l'âme humaine, mais aussi sa laideur, sa méchanceté, sa bassesse, sa cruauté, son infamie; Shakespeare, le poète de ce mystère formidable: l'âme humaine. Ou encore Beethoven, pauvre et malade, isolé et sourd, s'arrachant du cœur la joie pour la donner aux hommes sous les espèces de ce chant qui monte des profondeurs mystérieuses de l'âme et éclate enfin dans un chœur qui entraîne, au halètement de son rythme, le soleil et les étoiles: l'hymne à la joie.

Voilà quelques-unes des grandes dates de l'histoire de la civilisation humaine; il y en a d'autres (et je m'en veux d'avoir l'air d'oublier J.-B. de la Salle, ces Messieurs de Port-Royal, Pestalozzi); mais ce sont toutes dates de naissance d'un poème, d'une création poétique. Les grands événements de l'histoire, c'est ainsi l'apparition de poètes créateurs (les autres commentent, utilisent; eux seuls créent). C'est l'acte de ces poètes, qui troublent fécondement, qui élargissent, qui ennoblissent l'âme des hommes; par qui l'humanité prend conscience de sa vocation. Car la grande chose, c'est, comme on le voit dans *Prométhée* et *Epiméthée* de Carl Spitteler, de posséder son âme: tout le reste est contingence.

Les grandes dates de l'histoire universelle étant les actes des vrais poètes, la grande date de l'histoire romaine c'est donc Virgile, et, plus exactement, du point de vue particulier qui nous retient aujourd'hui, ce jour de l'an 17 avant notre ère où les exécuteurs testamentaires désignés par Auguste décidèrent d'offrir à leurs

---

[54]) Ce maître de raison, qui, dans ses *Regulae*, en définit l'usage légitime.

concitoyens et au monde l'Enéide, à laquelle la mort avait empêché Virgile de mettre la dernière main. [55])

Car c'est Virgile, car c'est l'Enéide qui a donné une âme à la force romaine. Rome avait en effet connu l'ivresse et tous les triomphes de la force matérielle; elle avait triomphé successivement des ennemis les plus redoutables: les Samnites, Pyrrhus, Hannibal, les Cimbres, les Gaulois, les Ibères; elle avait annexé l'Afrique et l'Asie. Mais voici que, par le mythe d'Enée, elle accède à la grandeur de l'esprit et prend sa place dans l'histoire spirituelle de l'humanité: ayant élaboré et incarné dans un ordre stable une de ces grandes pensées qui, s'imposant à la conscience humaine, en déterminent à jamais le devenir; ayant élucidé d'une façon originale et définitive un des grands problèmes spirituels qui se posent à l'homme: le problème politique; ayant créé une valeur neuve sous les espèces de cette administration tutélaire du monde en vue de fins spirituelles que l'empire romain a incarné dans une certaine mesure et dont il a légué à l'humanité l'idéal et l'obligation. L'Enéide, la grande date de l'histoire romaine.

Cette conclusion n'est pas pour surprendre celui qui a, du devenir humain, une intelligence un peu plus profonde que celle qu'on peut tirer d'un abrégé de l'histoire universelle selon la formule: dates d'avènement et de décès des souverains, guerres, traités de paix; celui qui s'est appliqué à s'approprier véritablement le passé qu'il continue; celui qui sent présentes en lui ces grandes pensées qui, semblables aux phares évoqués par Baudelaire, illuminent de distance en distance la longue route de l'humanité, et qui sait que

Les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées. [56])

---

[55]) Et que, mourant, il avait ordonné de détruire!

[56]) A. de Vigny, *Le Mont des Oliviers*. Cf., dans *La Maison du Berger*, cet hommage du poète à la poésie:

Pour qui, en effet, a pris l'habitude de discerner sous les apparences la réalité profonde, les causes sous les faits qui les manifestent, les grands événements du devenir humain sont ce que notre Ramuz a si heureusement appelé des passages de poètes. Un poète passe, et le monde apparaît aux yeux sous un jour tout nouveau, sous un aspect insoupçonné; et, pendant des siècles, l'humanité le verra tel que le poète, en l'imaginant, l'a fait être. Jusqu'à ce qu'un autre poète évoque une autre image... Et l'humaniste, c'est justement celui qui, empruntant successivement pour voir le monde les yeux de ces créateurs de réalité spirituelle que sont les poètes, garde présentes en lui toutes ces visions, tous ces actes créateurs que sont l'Iliade, l'Orestie, Antigone, l'Enéide, la Divine Comédie, le drame shakespearien, l'Orphée de Monteverdi, la Neuvième Symphonie de Beethoven... tous ces événements spirituels qui jalonnent le progrès de l'humanité.

Louis Meylan
Professeur à l'Université de Lausanne

---

[56]) Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?

Cf. encore Baudelaire: *Bénédiction:*

Je sais que Vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes légions
Et que Vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.